Je suis née au début de l'année 1915.
La guerre faisait rage dehors,
et les animaux aussi devaient se battre.
Un matin de juillet, Albert, mon éleveur,
me prit dans ses mains.
Ses doigts scrutaient mes muscles
pour estimer le ressort de mes ailes.
Quel bel oiseau ! dit-il. Pas de défaut !
Ce sera un bon soldat.

Avant de partir à la guerre, il fallait nous identifier.
On recevait alors tous un numéro d'immatriculation, même les chevaux et les chiens, pour que les humains puissent nous identifier. J'ai donc moi aussi été immatriculée : numéro du colombier sur une plume, et année de naissance sur une autre. Mon matricule était le 787-15. Je n'ai été surnommée le « pigeon Vaillant » que bien plus tard, lorsque je fus connue comme « le dernier pigeon du fort de Vaux ». En réalité, c'était une erreur ; on aurait dû m'appeler « pigeonne Vaillant » !

J'étais une jeune maman, mais j'étais aussi un soldat.
J'avais un peu plus d'un an lorsque l'on m'emmena avec quatre autres camarades au fort de Vaux.
C'était le 21 mai 1916.
Albert me portait sur son dos dans un panier d'osier.

Il suivait le commandant Mangin qui venait en renfort pour défendre ce fort que les Allemands essayaient de prendre.
Mon rôle était de transmettre des messages entre les soldats.
C'était une tâche très importante, et j'étais très fière de pouvoir aider mon éleveur dans son devoir de soldat.

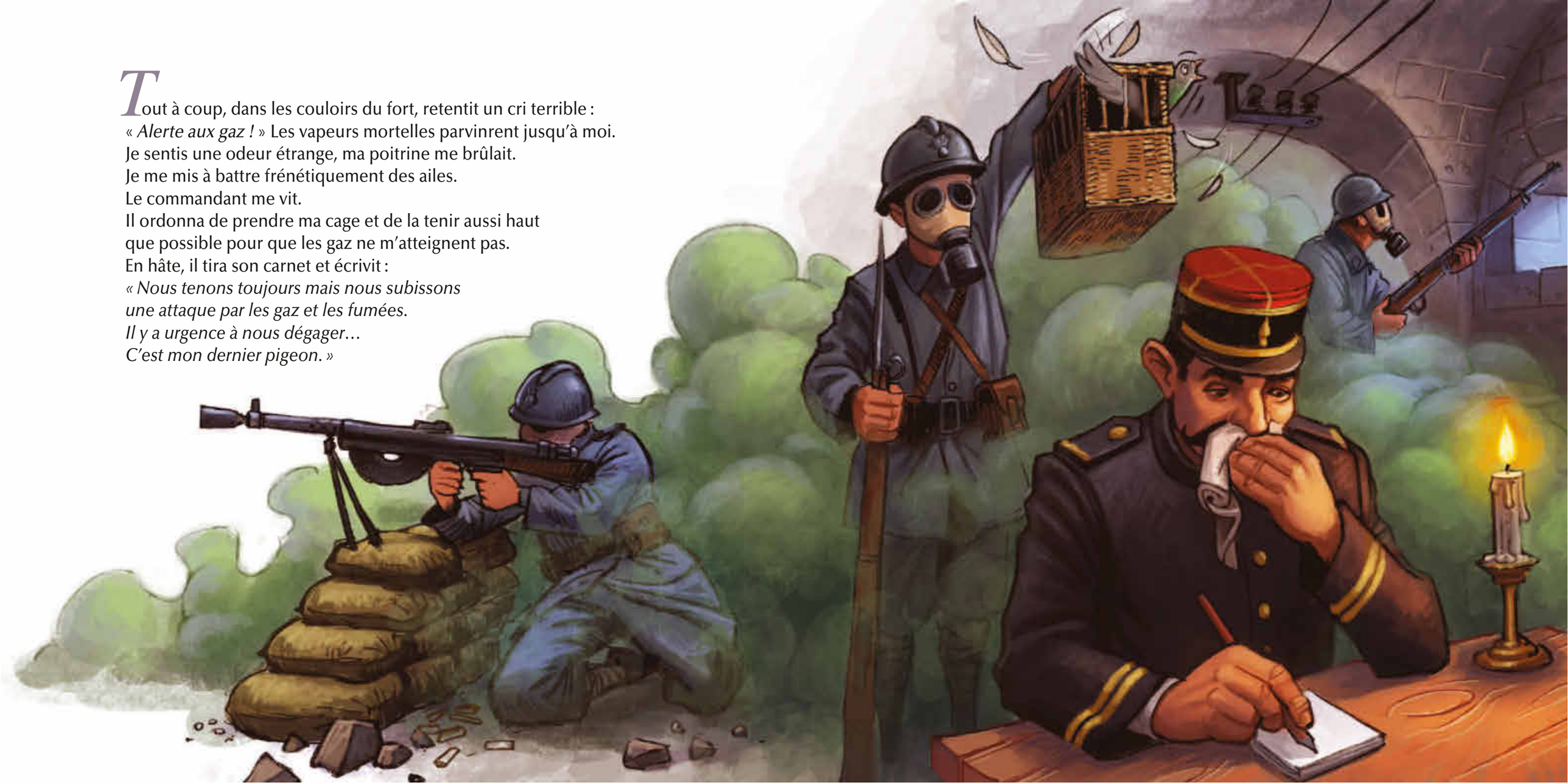
Hélas, ce bon temps fut de courte durée.
Je retournai avec trois autres camarades au fort de Vaux dix jours plus tard.
Je dus, le cœur fendu, me séparer de mes petits et dire au revoir à mon compagnon.
Les reverrai-je ? Il y a avait tant de camarades qui ne revenaient jamais.

J'étais maintenant sous les ordres d'un nouveau chef, le commandant Raynal.
Que le fort avait changé ! Il ne ressemblait plus à l'endroit dont je me souvenais, car les bombes avaient presque tout détruit. Il fallait maintenant passer par des bouches d'aération pour pénétrer dans cette forteresse à demi-écroulée : **un vrai labyrinthe !** La nuit de mon arrivée fut épouvantable. Le sol tremblait sous mes pattes à chaque obus qui tombait sur le fort.

Ce n'était rien cependant comparé à ce qui nous attendait.
L'ennemi entra dans la forteresse. Il fallait demander du renfort.
Un camarade, un vieux pigeon de cinq ans, fut chargé de cette mission.
Plus d'un soldat enviait son sort. Je dois avouer que moi aussi.
Les soldats se battaient maintenant au corps à corps dans le fort.

À 15 h, le commandant Raynal réclama un autre pigeon.
Nous n'étions plus que deux. **Qui allait-il choisir ?**
Albert, mon éleveur, saisit mon camarade
qui s'envola tout de suite en emportant le message.
Désormais, j'étais seule dans mon panier.
J'enviais mon camarade qui avait regagné le pigeonnier de Verdun
et qui était maintenant au calme et hors de danger.
Je pensais à mon bien-aimé et à mes petits.

J'étais seule maintenant :
plus de copains avec qui discuter.
Albert, mon éleveur,
m'avait aussi quittée
pour aller se battre
avec les autres soldats.
Il n'est jamais revenu.

J'avais faim et soif :
chacun était occupé à se battre
et personne ne prenait le temps
de me donner des graines et de l'eau.
Du coin sombre où j'étais reléguée,
je voyais le commandant Raynal
et je devinais son angoisse :
ses hommes étaient tués
les uns après les autres
et les renforts ne venaient pas.

Tout à coup, dans les couloirs du fort, retentit un cri terrible :
« *Alerte aux gaz !* » Les vapeurs mortelles parvinrent jusqu'à moi.
Je sentis une odeur étrange, ma poitrine me brûlait.
Je me mis à battre frénétiquement des ailes.
Le commandant me vit.
Il ordonna de prendre ma cage et de la tenir aussi haut
que possible pour que les gaz ne m'atteignent pas.
En hâte, il tira son carnet et écrivit :
« Nous tenons toujours mais nous subissons
une attaque par les gaz et les fumées.
Il y a urgence à nous dégager…
C'est mon dernier pigeon. »